

*P. Ducloux et Souclatte*

*avec toute mon amitié*

*Paul*

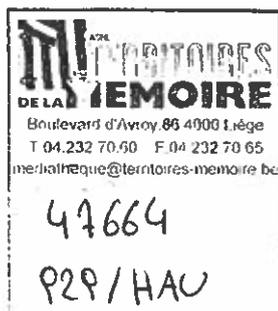
*27/11/91*

Prison de Saint Gilles

JOURNAL

Janvier-mars 1942.

Arthur Haulot.



20/25

Par le plus parfait des hasards, je viens de retrouver un cahier d'écolier, garni de la première à la dernière ligne de mes notes prises, presque au jour le jour, pendant mon passage à Saint-Gilles. Plus exactement, pendant les trois premiers mois de ma captivité. J'avais complètement oublié que j'avais tenu ce cahier. Et je suis totalement incapable de dire si j'ai poursuivi ce "journal" dans un autre cahier qui aurait lui, tout à fait disparu.

J'ai cru bon, pour quelques-uns des miens et pour quelques amis, de reproduire ces pages. Pour ce qu'elles ont de tonique..... et en souvenir de Louise, sans qui je n'aurais pas été cet homme-là.

A.H.

Janvier 1990

## N O T E S

29 janvier 1942

Voilà plus d'un mois déjà que je suis enfermé. J'essaie de faire le point. Je suis entré nanti de la meilleure humeur du monde, basée sur un optimisme solide qui est le fond de ma nature. Cet optimisme ne me portait pas, en l'occurrence, à imaginer une brève réclusion. Bien au contraire. Il me permettait - il me permet encore - d'envisager sans crainte un long séjour en cellule, avec la certitude de ne pas me laisser entamer, ni physiquement ni moralement. Cet optimisme définitif, je l'ai remarqué chez la plupart des autres détenus politiques. Il y a une différence assez nette sur ce terrain, entre nous et nos camarades de droit commun. Dans chaque cellule où se trouve un "politique", fut-il même condamné à mort - et c'est le cas pour plusieurs ici - c'est lui qui relève les courages et les énergies. Cela vient sans doute du fait qu'en général, les gens arrêtés pour activité politique illégale, qu'elle soit effective ou - comme c'est mon cas - simplement supposée, sont d'une trempe au-dessus de la moyenne. D'autre part, il y a l'idée du risque du jeu. Si la partie est perdue, on n'en reste pas moins beau joueur. Et d'ailleurs, la belle est encore à venir ...

Personnellement, mon optimisme s'avère à l'épreuve, de bonne qualité. J'ai eu, le 7 janvier, une brève défaillance de quelques instants, le soir, en pensant aux miens. Mais cela ne s'est pas renouvelé. Je suis dans une forme excellente. Pourtant, pour être tout à fait sincère, je dois reconnaître que certaines pensées me tarabustent. Souvent déjà, avec Louise, nous avons regretté de vivre dans des temps où nous perdons le meilleur de notre jeunesse. La prison est une sorte de couronnement de cet état. On a le sentiment que l'on ne participe plus le moins du monde à la vie, perdant une théorie peut-être fort longue de jours, et cela au moment où l'organisme humain peut donner le plus de satisfactions, le plus de joies. Evidemment, les raisons de se consoler ne manquent pas. Mais cela ne reste pas moins vrai.

Le séjour en prison est loin d'ailleurs d'être une perte sèche. Outre les possibilités de méditation qu'il offre, il permet aussi quelques études humaines qui ne manquent pas d'intérêt. Sur soi-même d'abord. Je me suis toujours refusé, "avant", à affirmer quelle serait mon attitude morale dans le cas d'une arrestation. A mon avis, on ne peut connaître ces réactions qu'à l'épreuve. L'épreuve est venue, mes réactions sont bonnes. Je suis heureux de l'expérience. J'aurais besoin cependant de plus de sang froid encore mais cela ne fait que confirmer ce que la vie courante m'avait déjà appris: d'un tempérament nerveux, je ne me contrôle pas assez. Peut-être, la nécessité va-t-elle me permettre d'acquérir cette qualité ?

sur les autres, ensuite. Les autres, c'est-à-dire les détenus et les geôliers. Il y a là-dessus bien des choses à dire. En apparence, rien de plus morne, de plus uniforme que la vie cellulaire. Rien de plus varié, en réalité. Détachés de ce qui fait leur milieu normal, livrés à eux-mêmes, à leurs réflexions, à leur force d'âme, sans contact ou presque avec l'extérieur, appelés à vivre certains longtemps, d'autres moins, suivant une discipline sans rapport avec la

vie quotidienne, les hommes sont vus ici sous un éclairage assez différent de l'ordinaire, éclairage sous lequel eux-mêmes ne se connaissent pas.

Défauts et qualités s'affirment et se bousculent. Tel qui aujourd'hui partage fraternellement un colis de vivres, saisira dans quelques jours le plus futile prétexte pour chercher querelle à ses camarades pour la simple raison que n'ayant pas su modérer ses besoins, il n'a plus de tabac et que les autres fument. Il déverse ainsi lâchement sur ses compagnons forcés la colère qu'il devrait avoir contre lui-même. Tel autre, en apparence peu sensible aux nuances du sentiment, saura se maîtriser, laisser couler injures et grossièretés imméritées, parce qu'il sent que de son calme dépend la possibilité pour tous de vivre ensemble.

31 janvier

Je notais les différences entre les hommes, et les surprises que réserve la vie cloîtrée. Il est aussi des différences entre les noyaux que sont les "cellules" sous le rapport de leur contenu humain. Dans certaines, c'est l'entente, pas toujours parfaite peut-être, mais solide. Ceux qui y vivent s'appliquent à réduire dans toute la mesure où cela dépend d'eux, les inconvénients de la détention: politesse des rapports (il faut bien songer que tout ici, jusqu'aux plus bas besoins, s'accomplit en commun, sur dix mètres carrés), partage des vivres, répartition des menues tâches incombant aux détenus, roulement dans l'utilisation de "la" bonne paillasse, entr'aide pour les lettres à rédiger, soutien dans les coups de cafard, solidarité devant les gardiens. Ceux-là sont animés de cet esprit d'équipe qui rend la vie des prisonniers beaucoup plus supportable. Mais dans d'autres cellules, quel spectacle pitoyable ! Un homme, arrêté depuis quinze mois, sans personne pour l'aider de l'extérieur, en est réduit à la maigre pitance quotidienne, tandis qu'à côté de lui, un autre vide jalousement seul des colis bien fournis. Ailleurs, trois enfermés passionnés de tabac se refusent le moindre partage. Chacun reste hostile, muré dans son égoïsme, seul en face des autres. Un condamné à mort qui attend depuis des mois la grâce ou le poteau en est réduit à mendier au préau des bouts de cigarettes - et Dieu sait s'ils sont courts, en prison ! - pour se consoler.

Il y a aussi toutes les différences de moeurs, de religion. Charles, chrétien dévôt, se plonge trois fois par jour en longues oraisons. Cela suffisait, dans la cellule où il se trouvait en premier lieu, à susciter les plaisanteries acerbes de ses compagnons et les faisait rivaliser de grossièretés dans leurs propos. J'imagine aisément ce que doit être la détention dans de telles conditions. Peu plaisante en soi, elle devient un supplice véritable et cuisant là où ne règnent pas un minimum de cordialité, de serviabilité, un minimum aussi d'oubli de soi. Et tout cela, qui ne dépend en rien des tourmenteurs, mais bien des tourmentés, est bien loin d'être la règle.

La promiscuité de la vie en cellule, l'absence de liens avec les conditions normales de la vie, ont tôt fait aussi de mettre à l'épreuve les prétentions de l'individu. Celui-ci qui se targue de diplômes universitaires et fait étalage de culture, qui informe chacun que le costume qu'il porte a coûté de deux à trois mille francs et qu'il dépense par jour cent trente francs pour sa seule nourriture, apparaît bientôt comme dépourvu de la moindre urbanité,

incapable de se soumettre de bon coeur à la discipline d'actes indispensables, et, loin de trouver dans l'enseignement reçu et dans sa facilité précédente de vivre des moyens de comprendre et des raisons d'espérer, il assomme tout le monde de plaintes absurdes. Cet autre, au contraire, ne payant ni de mine, ni de mise, simple ouvrier gagnant en un mois ce que le premier dépense en une soirée de beuverie, ayant de plus femme et enfant, se révèle compagnon discret, attentif à éviter tout froissement, tout heurt. Un troisième, enfin, qui se fait fort d'aborder d'un coeur égal les plus dures peines, se laisse démonter parce qu'une querelle trouble l'atmosphère fragile de la geôle.

2 février

L' "esprit d'équipe" dont je parlais à propos des différences entre cellules n'est évidemment pas à l'abri des vicissitudes propres aux sentiments humains. J'en vis actuellement l'expérience. Notre cellule était, jusqu'il y a trois jours, animée de ce fameux esprit. Certes, les goûts et les aptitudes des trois occupants sont loin d'être semblables, ni même complémentaires. Mais jusqu'ici, cela s'accommodait sans heurt. Cependant, la rupture d'équilibre était facile à prévoir: des trois éléments composant la cellule, deux s'étaient pliés, dès le premier jour, aux disciplines personnelles indispensables en matière de nourriture et de tabac; le troisième, malgré d'amicales exhortations, refusait toute limitation, dévorant sa part dans le minimum de temps. Ce qui devait se produire est arrivé: depuis trois jours, celui-là est sans beurre, sans confiture (il a vidé en deux repas une boîte de 450 gr !), sans sucre et surtout sans tabac. Il a d'abord exhalé sa mauvaise humeur, ~~sur~~ de futilles prétextes, pataugeant immédiatement dans les injures grossières. Puis, après s'être silencieusement convaincu lui-même - au moyen de quels sophismes ? - il a accusé les autres de l'avoir frustré au partage ! Aussitôt, voilà l'esprit d'équipe en petits éclats, toute cette précieuse construction d'univers respirable remise en question.

2 février

Par certains aspects, la prison est une remarquable école de self-control et de calme. J'en ai fait la preuve dans les premiers jours de ma détention, où je n'avais rien, rigoureusement rien de ce qui me fait aujourd'hui la vie très supportable: ni encre, ni papier, ni jeu d'aucune sorte, ni livre, ni journaux, ni compagnons, ni linge, ni vivres, ni même de nouvelles des miens. Dans de tels jours, il faut tenir bon, calmement, ne pas laisser les nerfs se relâcher, organiser tout à trac une discipline intérieure nouvelle pour le corps et l'esprit. Qu'on se laisse aller, et vous voilà lamentable, malheureux, faible, et pour tout dire un peu ridicule. Qu'on tienne bon, sans broncher, sans se crispier non plus, et les heures passent, l'équilibre se maintient, on "tient le coup". Viennent alors d'autres épreuves du même genre, comme celle-ci, que je vis à l'instant: pendant quinze jours, vous avez attendu avec une patience relative, le jour de visite. Le voici. Vous êtes dans l'état d'esprit d'un amoureux au premier rendez-vous. Vous vous êtes rasé de près, peigné,

./.

brossé, préparé de toutes façons. L'heure de la visite arrive, un premier, un second contingent sont appelés, et vous restez là, avec votre noeud de cravate bien fait, vos souliers inutilisés, votre verbiage qui vous gratte la gorge et qui ne sortira pas. Que faut-il faire alors ? S'écrouler sur la chaise, pleurer de chagrin ou de rage, ou s'agiter, briser un verre, jurer, maudire le monde en général et certaines gens en particulier ? Mais non. Il faut sourire, calmement, vous asseoir, reprendre le livre où vous l'avez laissé. Mais il faut bien entendu que le sourire soit vrai, et que les yeux sachent ce qu'ils lisent. Vous ne serez pas tout à fait guéri, mais cela passera ..... Surtout, ne lâchez pas de l'oeil votre imagination. Car alors, tout est par terre, tout est fichu.

6 février

Je n'ai parlé encore que des prisonniers, et sans doute y reviendrai-je, car bien des traits sont encore à noter. Mais je ne voudrais pas oublier les gardiens. Ici aussi, sous une uniformité plus grande encore en apparence, que de nuances ! L'uniformité, au premier contact, apparaît surtout dans la façon extérieure d'agir: marche volontairement sonore, bruyante; marques de discipline rigoureuse dans les rapports avec les supérieurs: claquements des talons, raidissement, saluts, respect affiché; traduction vocale de la "puissance" par le cri, aussi violent que possible, utilisé comme seul moyen d'expression. On a l'impression que les grades ont été acquis à la suite d'un concours de cris, celui possédant la voix la plus sonore étant nécessairement chargé de commander aux autres. A l'usage, tout est appareil de rudesse et de violence se révèle ce qu'il est: un trompe-l'oeil. Je ne vois ici qu'un seul gardien dont toute l'attitude soit égale à ce ton de hargne et de colère. Encore s'agit-il manifestement en ce qui le concerne du jeu d'un complexe d'infériorité, l'homme se vengeant d'être court et difforme par l'exercice de la terreur sur des dizaines de prisonniers dont chacun ou presque pourrait sans peine l'escamoter. En dehors de ce cas, rien de moins hostile en réalité que les autres gardiens, caporaux, sous-officiers et officiers. Les quelques observations que l'un ou l'autre a été amené à faire touchant notre cellule l'ont toujours été - tout étant relatif, bien entendu - sans grossièreté ni violence. Explication plutôt de ce qu'il fallait faire ou éviter. Cela ne vaut bien entendu que là où les détenus font preuve, non de servilité, mais de bonne volonté. A de nombreuses reprises, nous avons obtenu de l'un ou de l'autre des sous-officiers de menus services, eau à boire pendant le gel des tuyaux, allumettes si précieuses qu'on les coupe en deux et dont on est, malgré cela, si souvent privés, octroi de paille supplémentaire pour la paillasse. Il faut noter que tout ceci est strictement acte de bonne volonté, à son tour, de la part de l'intéressé, car rien ne pourrait l'empêcher de rabrouer vertement le détenu, s'il voulait s'en tenir au comportement de façade. Grâce à cela, on garde le sentiment de sa propre dignité et de la qualité d'hommes de ceux qui nous encadrent. D'autres menus faits confirment cette impression, si précieuse pour le

Prisonnier. Hier, quand j'ai été appelé à la visite, j'avais à côté de moi dans le rang un jeune garçon de dix-huit ans, arrêté pour diffusion de journaux clandestins. Il est bien connu ici, où il effectue quelques travaux avec d'autres détenus, et l'officier devant qui nous nous rangions le traite familièrement. Ce garçon s'est mis brusquement à sangloter: incarcéré depuis quatre mois, c'était la première fois qu'il allait revoir quelqu'un de sa famille. L'officier s'aperçoit de ce que son autre voisin et moi tentons de remonter le copain, écroulé sous l'émotion. Il hurle: il est interdit de parler. Je lui réponds calmement et lui dit ce qui arrive. Eh bien, à ce moment, le jeune officier a eu beaucoup de peine à dissimuler sous des boutades d'ailleurs très cordiales, la violente émotion qui le saisissait lui-même. Et le regard que nous avons échangé, lui et moi, à ce moment, m'a raffermi dans mon espoir dans "les hommes quand même".

Enfin, depuis trois jours, le gardien qui, après le souper, vient verrouiller les portes, ouvre le guichet et nous souhaite "Gute Nacht, guten Abend", du ton le plus amical qui soit.

Ce qui explique peut-être le mieux cette situation, c'est l'origine de ces hommes. La plupart sont soit Rhénans (Cologne, Aix, Düsseldorf) soit Autrichiens. Beaucoup sont d'anciens ouvriers industriels, et leurs convictions politiques précédentes seraient sans doute fort intéressantes à connaître. Mais ce qui ressort le plus clairement de leur attitude, c'est d'une part, le caractère fallacieux de la brutalité militaire affichée, imposée comme un masque complétant l'uniforme, d'autre part, le besoin profond qu'ont ces hommes, séparés des leurs depuis des années, d'établir autour d'eux une atmosphère morale où ils puissent respirer, ne pas trop se mépriser eux-mêmes; et tant pis s'il faut pour cela laisser se créer des rapports de cordialité - tout, encore une fois, est relatif - avec des prisonniers, et qui pis est, avec des prisonniers politiques, c'est-à-dire, en principe, leurs plus sûrs adversaires.

Quant à ceux-ci, ils acceptent aisément cette cordialité d'une part en raison du fait que leur vie en devient elle aussi moins pénible, et d'autre part pour l'excellente raison qu'ils aiment à retrouver, sous la livrée adverse, l'homme en qui ils espèrent. Consciemment ou non, il y a de part et d'autre le même besoin de croire à la fin du cauchemar, à la délivrance de l'homme momentanément enfermé dans la carapace du partisan. C'est ainsi que la flamme subsiste ....

19 février

J'ai passé ces quelques jours à travailler des contes pour enfants. A discuter aussi avec mon compagnon dans la nouvelle cellule où l'on m'a transféré. J'ai pris, chaude encore, le 9 à 11 h. la place d'un condamné à mort exécuté à 6 heures du matin. Un garçon de mon âge, d'un cran admirable. Condamné pour espionnage, il attendait ici depuis un mois confirmation de son jugement. Chafire, qui l'a côtoyé une dizaine de jours, ne tarit pas d'éloges à son sujet. Architecte, croyant, il était le type du garçon sympathique, franc, ouvert. Surtout, il en imposait par sa confiance et son courage. C'est lui qui rendait de l'énergie à un pâle receleur qui risque tout au plus trois mois de prison et qui se lamente à longueur de journée. Avec cela, un caractère

d'une fraîcheur surprenante qui lui faisait faire de véritables bonds de joie au moindre incident agréable, à la moindre nouvelle favorable. Jusqu'au dernier jour, il a cru à sa libération, soit par grâce, soit par évasion. La veille de l'exécution il fut emmené au préau pour y être photographié. Il rentra déprimé, convaincu que cela signifiait la fin. Chafire parvint à lui faire croire à un autre motif: enquête encore en cours pour une autre affaire où il était également impliqué. Le soir, une pointe de bronchite lui donna une forte fièvre. A 6 heures, on venait l'appeler, sans préciser pourquoi. Chafire feignit de croire que c'était un transfert dans une autre prison, ou en Allemagne. Mais lui, calme et impassible, savait. Sans grandiloquence, il remercia Chafire et lui dit: "Dis à Roger (son voisin, 22 ans, également condamné à mort) que je vais à la mort comme à mon travail". Quatre jours plus tard, l'aumônier confirma son exécution.

Souvent nous parlons de lui. Le courage est une qualité qui nimbe vraiment ceux qui la possèdent. Surtout quand il ne s'agit pas de ce courage des batailles, né et forcé par les circonstances, mais de la tranquillité d'âme d'un homme qui, en pleine force, en pleine jeunesse, sait non pas accepter, mais regarder en face, une mort froide et nette. Je dis "non pas accepter" parce que jusqu'au bout, Wisenberg refusa l'idée de la mort. Certes, il l'envisageait comme possible et son brusque tête à tête avec elle eût été moins noble s'il ne s'était déjà préparé à la voir. Mais il n'avait pas abdiqué. Il aimait la vie, passionnément, cette vie qu'il avait risquée par amour même pour elle. Ceci n'est pas un paradoxe. Je crois vraiment que c'est pour savourer pleinement la vie qu'à des heures tragiques comme celles que nous vivons, des hommes peuvent risquer de la perdre. Sans ce risque, la vie leur deviendrait pâle, insipide, sans signification. Il y a quelque chose de profondément émouvant dans cette attitude d'hommes qui, aimant la vie, risquent la mort pour que cette vie ne soit pas dégradée. Ce n'est pas le mépris, mais l'exaltation, la réalisation complète du sens de l'existence, qui les poussent à agir, et à jeter leur tête dans la balance. D'ailleurs, tous ceux qui aboutissent au poteau n'ont pas forcément fait le calcul des chances qu'ils courent. Le plus souvent même, ils s'engagent par conviction, par devoir de conscience, sur une voie dont ils savent qu'elle est pleine d'embûches, Mais, quant à étudier d'avance quelles sont ces embûches, quant à estimer exactement le risque, c'est tout autre chose. Evidemment, chacun sait, parce que ses yeux le lui ont dit, que "la peine de mort sera appliquée". Mais ce savoir n'est pas connaissance, cette lecture n'est pas prise de conscience. Ils savent, mais ne réalisent pas. Je ne cherche pas ici à diminuer le mérite de quiconque. Je note seulement un processus de développement de l'esprit qui me paraît juste. Et qui n'empêche d'ailleurs pas que ceux en qui il se développe soient parfaitement capables, mis brusquement en face de la conscience de la mort, de ne pas fléchir, de ne pas hésiter.

Toute la série de vingt cellules faisant face à la nôtre est occupée par des prisonniers isolés. Que leur sort soit de ce fait plus dur ou moins dur que le nôtre, je l'ignore. Cela dépend sans doute d'une part de leur personnalité, d'autre part des compagnons qu'ils auraient en "trio". J'avoue que pendant les cinq jours qui ont précédé mon changement de cellule, j'aurais nettement préféré l'isolement complet, tant l'un de mes <sup>deux</sup> compagnons me déplaisait. D'autre part, l'isolement permet un meilleur et plus abondant travail. Par contre, les discussions

et échanges d'idées que j'ai à présent avec Yves me font grand plaisir. Le tout, étant seul, est évidemment affaire de richesse intérieure. J'observe ces isolés. En voici quelques-uns.

Lurquin, avocat. Emprisonné depuis sept mois, sans interrogatoire. Un homme très mobile, visage attirant mais regard fermé. Il ne cherche pas le contact avec les autres détenus, si ce n'est avec son voisin direct, un jeune Irlandais. Physiquement plutôt chétif. Je l'ai vu, sans manteau, chez le médecin. Il donne l'impression d'être construit en tubes de verre. C'est à craindre de le toucher. J'ignore tout de son affaire.

Son voisin, l'Irlandais. Un garçon de taille moyenne, d'aspect ouvert, sympathique. Aviateur. Calme et optimiste.

En face de nous, Toussaint, un jeune américain, de mère belge, né en Belgique. Est allé en Finlande, au moment de l'attaque des Russes, avec une ambulance américaine. Arrêté pour avoir fait passer un colis de vivres à un Anglais caché par des civils. Livré par ceux-ci à l'interrogatoire. Prend la vie du bon côté et ne paraît pas souffrir du tout de sa captivité. Reçoit d'ailleurs un colis par semaine. Semble en excellents termes avec tous les gardiens. Refuse de changer son sort d'isolé contre la vie en "trio". Attend son jugement.

Hofman, aviateur belge, ingénieur spécialiste des champs d'atterrissage. A séjourné dans ma cellule actuelle. Accusé d'espionnage. Très nerveux, maigre, le regard brûlé d'une flamme inquiète. Très croyant, mais cependant peu assuré par sa foi. Son inquiétude foncière lui fait remettre en discussion tout ce que sa croyance lui offre en consolations. Pendant qu'il était ici, il provoquait Chafire à des débats sans fin dont le but avoué était de convertir ce bon matérialiste, mais dont le ressort réel était sans doute le besoin de rencontrer chez un autre ses propres doutes et objections, pour les vaincre plus facilement.

20 février

La foi joue naturellement un rôle considérable dans le comportement moral d'un condamné ou d'un détenu. Je ne parle pas de la foi de surface, mais de la foi profonde, c'est-à-dire désintéressée. Celle-ci est d'ailleurs, et de loin, la plus rare. Ceux que je vois agir autour de moi ont surtout une foi de marchands. En temps normal, - ils le reconnaissent eux-mêmes - la religion joue dans leur vie un rôle assez effacé. C'est à peine si la pratique régulière des manifestations extérieures de l'Eglise les y attache en apparence. Quant à la foi réelle, à cette illumination intérieure qu'elle me semble devoir être pour le vrai chrétien, ils ne la connaissent pas. Le motif de ce détachement c'est que, dans la vie normale, la religion ne leur est pas utile. Vienne le malheur, ou ce qui en tient lieu pour de petites vies, et voilà qu'apparaît le caractère pratique de l'enseignement reçu. Enfermés, livrés à l'incertitude de l'instruction, séparés des leurs et inquiets de leur sort, les voici se jetant en prières, en oraisons, en signes de croix, en marmottements de formules. De ces formules, auxquelles ils ajouteront quelque vague mortification, ils attendent le même résultat que les magiciens espèrent des leurs. Je prie Dieu trois fois par jour. Je récite vingt chapelets. Je pleure et je m'accuse. Si ce qu'on m'a dit est vrai - et pourquoi ne le serait-ce pas ? - mes prières m'ouvriront l'oreille de Dieu, mon affliction lui fera pitié. Dix cha-

pelets par jour, et ma femme n'aura pas de soucis d'argent. Dix chapelets de plus, mes enfants n'auront pas froid. Dix chapelets encore, j'aurai le minimum de peine. Et peut-être bien que si je prends un air assez consterné, si je parviens à pleurer, si je pousse l'héroïsme jusqu'à braver l'humeur de mes compagnons de cellule devant mes jérémiades, je risque l'acquittement. Tout ce marchandage de petit boutiquier est amusant, sous l'angle du pittoresque, et désolant, sous l'angle de la valeur humaine. Tout incroyant que je sois, je préférerais de loin, pour l'estime que je porte à l'homme en général, trouver de vrais chrétiens aux lieux et place de ces mouleurs de prières. Mais les vrais chrétiens sont rares. Et ce n'est pas l'un des aspects les moins surprenants de son histoire que de voir l'Eglise se maintenir avec si peu de foi. Jusqu'au jour, évidemment, où le stuc ayant remplacé presque partout le marbre, c'est le marbre restant qui par son propre poids, fera s'écrouler l'édifice. Ce qu'il est convenu d'appeler "les grandes hérésies" ne procèdent pas, me semble-t-il, d'un autre débat, que celui qui oppose le croyant fervent, désintéressé, au milieu de plus en plus gangrené de mesquinerie et de pharisaïsme de l'Eglise maîtresse.

21 février

Quel est le degré de désintéressement auquel on peut reconnaître le vrai croyant du simple pratiquant ? Certes, la démarche morale de la foi n'est jamais complètement désintéressée. Que cette foi soit d'essence divine comme le christianisme, ou de prétention seulement terrestre, comme le socialisme, ceux qui s'y donnent ou espèrent toujours pour eux un bienfait, quand ce ne serait, aux plus mauvaises heures, que la palme du martyr et la coloration qu'elle donne à une vie sans cela dépourvue de signification. La première chose que nous demandons à la foi, c'est une justification de nous-même, de notre propre existence. C'est là la principale raison d'être de la foi et un désintéressement total aboutit simplement à l'absence de foi. Mais pour que la foi soit en quelque mesure l'essence même de la vie intérieure, il faut qu'elle soit chez le croyant autre chose qu'une simple préoccupation de soi-même. Elle doit répondre au besoin d'absolu, de grandeur et de perfection que l'individu ne peut évidemment satisfaire en lui-même, et dont il place la satisfaction dans l'existence d'un Etre suprême. La foi dans une idée sociale ou politique procède en grande part, sur le plan où se limitent ces considérations, du même désir, du même besoin: désir de donner un sens à la vie, besoin de participer à une grandeur que l'esprit conçoit en même temps qu'il comprend l'impossibilité pour l'homme d'y atteindre seul. C'est donc dans le fond, à sa propre et complète réalisation que tend le croyant, qu'il s'appuie sur Dieu ou sur son idéal terrestre.

Il est logique, par conséquent, qu'au moment où le sacrifice de son être s'impose à lui, un croyant comme Hofman se sente tourmenté. Certes, le sacrifice auquel il consent n'est pas directement en faveur de sa foi. Ceci simplifierait le débat. C'est au nom de la Patrie, non de la Religion, qu'il a agi. Mais si le concept de Patrie a pris pour lui une valeur suffisante à justifier le risque suprême, c'est dû pour beaucoup à la religion. Ce qui se joue aujourd'hui en cet homme qui peut chaque jour s'attendre à être condamné à mort, c'est le drame de la peur d'avoir été dupe. Les consolations de la foi, prises ici dans leur sens le plus élevé, seront-elles assez fortes pour compenser les révoltes de l'être physique qui sent venir la destruction ? N'y aura-t-il pas au dernier moment un écroulement

non du courage - même privé brutalement de la foi, un homme comme Hofman saurait dominer la peur animale - mais de la croyance au devenir chrétien ? C'est ce débat, beaucoup moins clairement formulé en lui-même, qui le pousse à rechercher passionnément de nouvelles preuves, à renforcer les anciennes, à rendre aux plus vieilles leur force et leur éclat. Et cette lutte d'un homme avec son esprit a quelque chose d'à la fois pathétique et pitoyable, qui étreint le coeur.

23 février

Le Nouveau Journal publie aujourd'hui un article plein d'humour sur le coup d'Etat en Uruguay, et une étude attachante, commentaire d'un livre espagnol, sur Gaspar de Guzman, comte d'Olivarès qui fut à l'époque de Philippe IV ce que Richelieu fut à la France de Louis XIII. Le rapprochement n'est certes pas dans les sujets, mais dans la façon d'envisager les événements ou simples faits historiques. L'humour du premier article tend à faire ressortir le caractère odieux des procédés politiques des soi-disant démocrates sud-américains. L'Uruguay y est tout d'abord défini comme "l'une de ces démocraties" typiquement américaines, où les membres du pouvoir exécutif suppriment à coups de pistolet ceux de l'opposition". Puis, la naïveté des partisans de M. Herrera, chef de l'opposition, est exposée par ce trait: "Nous voulons des élections honnêtes" clamaient les "révoltés". Et le cynisme de leurs adversaires par cet autre: "Des mesures furent prises d'urgence pour donner le pouvoir législatif aux six messieurs dont l'appui n'avait pas manqué au gouvernement à l'issue de la bataille nocturne (au Parlement) et ceux-ci promulguèrent une nouvelle loi fondamentale qui, en convoquant les Uruguayens aux urnes leur imposait de voter pour M. Balbuena, tous les bulletins déposés en faveur du Parti national étant d'avance frappés de nullité". Que l'on se rappelle certaine nuit du trente janvier, certaines histoires d'élections et de referendums à 99%, et voici une nouvelle illustration de l'éternelle histoire de paille et de poutre. Mais cette constatation ne suffit pas, en ce qui me concerne, à régler la question quant au fond. Et j'accepte volontiers l'ironie du Nouveau Journal en ce qu'elle démontre que tous prétendus démocrates qu'ils soient, les adversaires des pays totalitaires n'en utilisent pas moins avec brio les moyens qui sembleraient devoir appartenir en propre à ces derniers. C'est d'ailleurs bien là, dans cette confusion des moeurs et des valeurs, qu'est le drame pour l'homme de ce temps opposé au totalitarisme. La guerre a imposé la trop célèbre "alliance avec le diable", chère à tant de savants politiques. La seule consolation qu'on puisse y trouver, il faut la puiser dans sa propre force, dans la foi malgré tout ~~ou~~ la puissance de l'idée, dans l'espoir fermement établi d'ailleurs d'une entre destruction des adversaires réels, que leurs intérêts les aient rangés dans le camp ami ou le camp ennemi. Ici aussi, l'histoire de certain wagon plombé de l'autre guerre retrouve tout son sens.

L'étude sur Oliveira offre, sur le plan historique, un autre parallèle des moeurs politiques. Je n'en veux pour appui que ce court extrait: " Que je me hâte d'ajouter, à la décharge de Richelieu, qu'en ébranlant à prix d'or la structure intérieure du pays auquel il faisait la guerre, il obéissait aux usages de son temps". On croit rêver, tout ceci paraît actuel. D'ailleurs, l'auteur ajoute: "De son temps seulement ? Il serait assez naïf de le croire". Et cet auteur a quelques bonnes raisons générales

et personnelles de savoir qu'en effet, le XVI<sup>e</sup> siècle n'a pas le monopole de ces procédés. Tous les âges de l'histoire montrent que c'est par de tels procédés que les grands politiques se sont efforcés de réaliser leurs plus grands progrès. L'époque actuelle n'est qu'une illustration supplémentaire de cette méthode. Faut-il s'en indigner ? C'est parfaitement gratuit et inopérant. Faut-il croire avec Machiavel que la morale des Etats n'est pas la morale des individus, et que l'ampleur même des intérêts en cause dans le fait d'une nation justifie, ennoblit des procédés demeurant par ailleurs hautement condamnables et ignominieux dans le chef des hommes ?

Mais la question est-elle ainsi posée comme il convient ? Voire. La thèse de la morale d'Etat ne vaut que si son but est non d'assurer le triomphe d'un homme, d'un démon, d'une caste, mais de garantir dans l'avenir l'épanouissement du pays dirigé par l'un ou l'autre de ces éléments. Sans doute l'épanouissement collectif peut-il être lié au triomphe particulier. Mais celui-ci sans celui-là rend caduque la base d'appréciation. Admettons qu'au cours de l'Histoire, ceux qui ont appliqué, avant ou depuis la lettre du Prince, les théories du Florentin, ont eu pour but effectif ces réalisations grandioses. Tel fut bien le but. Mais quel fut le résultat ? Le résultat ne fut-il pas qu'après une période plus ou moins brève d'épanouissement, les empires créés, les constructions savantes mises au point se sont écroulés ? Et ne faut-il pas se demander dès lors si cette fin lamentable justifiait les moyens employés, si les nouvelles misères et désillusions étaient un juste prix des exactions, fourberies, escroqueries et crimes commis dans la phase d'action ? La théorie d'Huxley, qui veut que les moyens soient compatibles avec les fins poursuivies, me paraît de plus en plus juste. L'Angleterre d'aujourd'hui paie le prix des haines, des rancœurs, des jalousies, des révoltes, que ses procédés de conquête par la force, de domination par le mépris, de souveraineté par la division ont accumulées contre elle au cours des ans. Et l'Allemagne de demain, si le sort des armes la rend victorieuse, paiera d'un prix égal la somme de duplicités, de hontes, de bassesses employées pour ruiner et vaincre ses ennemis. Y a-t-il donc une chance pour que de ce conflit sorte autre chose que la certitude d'un nouveau cataclysme à plus ou moins longue échéance ? Il faudrait changer de méthodes. Mais change-t-on les chevaux au milieu du gué ? Il y a peu d'espoir que cela soit possible ? A tout le moins pourrait-on voir s'amorcer une tendance à un tel revirement. Et cela n'est pas exclu, si l'on songe à la révolution profonde qui se joue pour l'instant chez les Anglais. Les hommes nouveaux pourront-ils se dégager du cercle de fer des vieilles pratiques ? Il leur faudra beaucoup de courage et de volonté. C'est, en tout cas, pour cinquante ans, peut-être, la dernière chance.

18 mars

Etre prisonnier, c'est déjà être un peu mort. C'est savoir que la vie continue, dehors, avec ses traverses et son animation, ses spectacles plaisants ou sévères, auxquels jusqu'ici vous étiez mêlé, dans lesquels vous preniez votre petit rôle. Aujourd'hui, tout continue, et vous n'en êtes plus. Vous pouvez considérer qu'il en sera de même quand vous aurez, d'une façon cette fois définitive, quitté la scène. Vous prenez conscience que votre vie, votre activité, votre sentiment, vos facultés de haine, d'amour, d'affection, de travail, tout cela n'a d'importance essentielle que pour vous, pour vous seul. Que vous soyez privé de cela, et vous n'existez plus. Même ici, où il vous reste quand même la possibilité de mouvoir vos muscles, d'exercer votre esprit sur une foule de petites imbécilités qui tissent la vie de la détention, vous sentez déjà que

vous n'avez plus qu'une existence diminuée, pâlie, une espèce de réduction d'existence. Mais au dehors, les autres, les plus proches comme les plus indifférents, continuent leur vie pleine et entière, enrichie peut-être même dans la mesure où ils pensent encore à vous, où leur coeur ressent des émotions neuves, où leur raisonnement échafaude de fragiles édifices de probabilités sur votre sort dernier. Cela est bien ainsi d'ailleurs, et nul n'a lieu de s'en plaindre. Il est simplement ~~me~~ mieux, intéressant, d'en prendre conscience.

29 mars

J'essaie d'analyser ce qui fait ma patience si constante. J'ai bien eu ici quelques jours de moindre courage, mais pas d'impatience, d'irritation. Je crois qu'au fond de cela, il y a surtout la certitude de n'être pas seul. Je relis ma note du 18. Sans doute cette impression est exacte dans un sens. Mais, ce n'est cependant que dans la mesure où l'on sent que la vie continue pour soi aussi qu'on peut tenir sans difficulté. Il est incontestable qu'en ce qui me concerne, la profonde affection, la confiance totale que j'ai en Louise sont des éléments déterminants de mon état moral. Je ne pense pas ici à la confiance de l'époux, cela est hors de question; mais à la confiance que, faute de mieux, j'appellerai "d'homme à homme", de compagne à compagnon. Quant à l'affection, jamais peut-être je ne l'ai sentie aussi vive que depuis que je suis ici, où j'ai eu le loisir de laisser reposer mon coeur. Petit à petit, dans les premières semaines, tout ce qui n'était pas Louise s'est détaché de moi, de ma pensée active. Et j'ai mieux compris ce que j'avais d'ailleurs toujours pensé, c'est que la vie a beau accumuler autour de moi les excitations affectives ou sensuelles, une chose reste immuable, sorte de bloc de base, c'est mon amour pour elle. Il m'est tout aussi impossible de l'aimer moins que de me crever les yeux moi-même. Or, cet élément de base, loin d'être diminué par la séparation et l'isolement, a repris au contraire le maximum de relief. Au lieu donc de sentir ma vie intérieure atteinte par l'emprisonnement, je la découvre renforcée, enrichie, exaltée. Où trouver place alors pour l'impatience, qui est essentiellement insatisfaction? J'ai la certitude qu'en sortant d'ici, je serai plus heureux, parce que plus conscient de mon bonheur, que je ne l'étais déjà auparavant. Je puis donc attendre, sans crispation inutile, avec même le sentiment que chaque jour qui passe m'assure plus de lumière pour aujourd'hui et pour demain.

Il serait injuste, par ailleurs, de ne pas considérer le fait très important de l'absence de désir sexuel. J'imagine sans peine ce que les meilleures dispositions morales à la patience deviendraient si nous étions livrés au jeu normal de l'accumulation des forces sexuelles. La forte dose de calmant absorbée chaque jour est le plus grand bienfait du régime pénitentiaire. Complètement délivré de ces préoccupations - si tyranniques par nature - l'esprit a tout loisir de se construire un raisonnement, de se créer un climat qui n'ont plus rien - hormis la maladie - à redouter du jeu physique.

Certitude morale d'une part, équilibre physique d'autre part, il n'y a plus nul mérite, cela réuni, à être patient.